

**Première fois**  
À LA VOILE

# Le premier pas...

Philippe Fabry était un novice de la navigation à voile. Il a pourtant imaginé et commandé un voilier de croisière à ses amis Luc Bouvet et Olivier Petit. Il a juste convoyé son bateau jusqu'en Italie avec Olivier. Puis il s'est retrouvé seul avec son rêve – et la réalité. Il raconte...

Texte et photos Philippe Fabry.

UNIVER





De la table à dessin à la mise à l'eau de Dragon de Maud, du stress d'avant le départ aux premiers milles... C'est le passage du rêve à la réalité.

**C**hiavari, en Italie, un matin. Après avoir navigué toute la nuit au moteur, pour cause de vent absent, nous nous amarrons près de l'entrée du port. A la barre, Olivier termine la manœuvre avec dextérité. Nous sautons à terre. Le temps d'échanger une poignée de main et Olivier s'éloigne de son pas nonchalant de coureur d'océans : le train qui le ramène à Antibes part dans une demi-heure. Je le suis des yeux... Tout se bouscule dans ma tête.

Luc Bouvet est un ami de longue date. Il est aussi l'architecte, avec Olivier Petit, du superbe voilier qui se repose à quelques mètres de moi. Enfin, et surtout, il est mon seul recours, ma seule référence : moi, je n'ai jamais navigué ! Mon ange gardien disparaît au coin du ponton. Je suis seul... Seul avec mon rêve – ou ma folie !

Les bras ballants, un peu bête sur ce quai désert, je laisse filer les secondes pour mieux goûter l'instant. Un moment à la fois délicieux et angoissant, un moment que je désire et que je redoute : le face-à-face avec le bateau. Dans ma tête, le film des derniers mois m'éblouit de ses séquences fortes et résonne de quelques mots puissants : superbe, dangereux, rapide, inconscient.

Inconscient ? C'est vrai que je n'ai jamais touché un bateau de ma vie ! J'ai soudain très envie de le voir. Je me retourne. *Dragon de Maud* est là. Gentiment posé sur le murmure d'un léger clapot. Il est là, rassurant. Car enfin, tous les deux, on se connaît bien. De la table à dessin à ce jour, il a occupé les dernières années de ma vie – et mon rêve de toujours. C'est vrai qu'il est beau. Racé, il tranche

**L'angoisse, d'un coup m'agrippe les tripes. Trois jours seulement et il faudra bien que je navigue !**

superbement avec tous ceux qui l'entourent. J'essaye alors de me mettre dans la peau d'un badaud qui le découvre. J'arpente le quai. Fais quelques pas à droite, puis à gauche ; traverse de l'autre côté pour le découvrir à nouveau et rester le plus longtemps possible ce badaud qui s'émerveille.

En remontant sur le bateau, je remarque soudain, écrit en grandes lettres blanches sur les murs de la digue : «*Transit : trois jours maximum*». L'angoisse, d'un coup, m'agrippe les tripes. Trois jours ! Trois jours seulement et il faudra que je navigue ! Depuis plusieurs mois, en effet, je me suis surtout concentré sur la construction, les achats, les formalités et, brusquement, je réalise que mon vrai projet, c'est de naviguer. Or, pendant cette course folle, je n'ai absolument pas eu le temps de m'imaginer dans cette situation, encore

moins de m'y préparer. Une vie active m'a appris à faire face rapidement mais là, j'ai peut-être vu trop gros – ils ont d'ailleurs été nombreux à me le faire comprendre. De plus, s'il est vrai que je ne suis pas prêt, le bateau ne l'est pas vraiment non plus. Mis à part le fait qu'on ne l'est jamais vraiment, il reste pas mal de choses à faire pour que le voyage soit

envisageable : la bôme est posée sur le pont, faute de lazy-jacks, le capot et la bulle de protection de la descente sont encore emballés sur une couchette, tout a été entassé ça et là avant de partir...

### L'angoisse du départ

Et me voilà dans ce port italien sans âme, propriétaire d'un superbe voilier tout neuf, assommé par l'ampleur des problèmes à résoudre. D'abord, les priorités : trois jours, ça n'est pas assez. Visite aux autorités du port, aux douanes, aux Affaires maritimes... Finalement, dans son bel uniforme immaculé, un petit Sicilien à l'œil vif me tape sur l'épaule : «*Ne vous inquiétez pas... De toute façon, vous ne nous gênez pas beaucoup où vous êtes*». Un moment, je reste interdit : les administrations ne nous ont pas habitués à cette compréhension et sa réaction me surprend. Longtemps, je redouterai la demande

d'une compensation quelconque. Mais non : mon petit Sicilien, qui bouscule toutes les idées reçues tant sur sa profession que ses origines, sera mon meilleur soutien à Chiavari – et c'est en amis que nous nous séparerons une dizaine de jours plus tard.

En tout cas, en remontant sur le bateau, j'ai le cœur plus léger : ce sursis me permet de mettre un peu d'ordre dans mes idées. D'abord, dormir ! Les dernières semaines se sont enchaînées à un rythme infernal et l'accélération des derniers jours avant le départ m'a complètement vidé. Maintenant que je suis parti, je me sens plus détendu et les nuits blanches à poncer, visser ou coller rejaillissent soudain. S'y ajoute la tension de ces derniers mois et l'angoisse du départ. Brusquement, la fatigue m'envahit. Je m'allonge sur la grande couchette de la cabine avant et là, bien au chaud, je m'endors profondément.

### *A la recherche d'un skipper*

Si profondément que je ne me réveille que le lendemain – presque 24 heures de sommeil ! Une expérience qu'il faudra que je renouvelle : après ce long repos réparateur, je trouve la situation un peu différente. Surtout, je suis ravi à l'idée d'être parti. Ça y est : mon voyage a enfin commencé.

L'autre priorité, c'est de terminer tout ce qui peut faciliter ou simplifier les manœuvres en navigation. Il est aussi temps pour moi de comprendre et de donner une fonction à tous ces trucs que l'on a fixés ces dernières semaines sur le pont et qui restent un peu mystérieux : bloqueurs, taquets, rails...

Régulièrement, je téléphone aux architectes et nos échanges sont plutôt chaleureux. Mais lorsque je demande à Olivier à quoi sert cette poulie ouvrante qui est au pied du mât, je redeviens ce gamin qui faisait pas mal de bêtises quand il était petit et se faisait sermonner : «Philippe, trouve-toi un équipage, un skipper, quelqu'un qui sache naviguer, mais ne fait pas l'idiot, ne pars pas tout seul. C'est quand même une affaire sérieuse, et ce serait trop bête de planter le bateau au premier essai.»

Bon, d'accord. C'est raisonnable. Coups de fil en France. Liste communiquée par les uns et les autres, sept candidats possibles. En fait, sept conversations pendant lesquelles j'ai l'impression d'être un mendiant qui demande la lune à des gens qui répondent du bout des

lèvres : «Ah, c'est au départ d'Italie?», «Je ne suis libre que du 8 à 15 heures jusqu'au 14 au matin», «Et mon retour?», «Non, j'ai changé mes dates»... Furieux, je raccroche après avoir dépensé l'équivalent d'un sac à dos de «jettoni telefonico».

C'est décidé : je n'ai pas besoin d'eux. Le même jour, en route pour mon «gelati» du soir, je m'arrête devant un magasin. Sur la vitre : une petite annonce, «Skipper cherche embarquement». Suit un numéro de téléphone. J'appelle immédiatement. Adriano habite à une centaine de kilomètres de là, mais viendra demain soir après ses heures de bureau.

On se retrouve sur le quai. Il ne

**Il est temps pour moi de comprendre à quoi servent tous ces trucs que l'on a fixés sur le pont.**



*Prêt pour le grand départ, Dragon de Maud tire gentiment sur ses amarres à Chiavari.*



*De la carène aux lignes tendues le jour de son lancement, aux premiers bords sous spi asymétrique, le plan Bouvet-Petit découvre la grande Bleue et son skipper-constructeur-propriétaire avec...*

parle que l'italien : tant mieux, je ferai des progrès. On saute à bord. Un coup d'œil sur le pont, puis il descend à l'intérieur. Là, il se penche vers le baromètre : «C'est curieux, je n'ai jamais su quelle était l'aiguille qu'il fallait lire...» Je reste interdit, le souffle coupé. D'une phrase, mon skipper est devenu mousse – et m'a laissé sa place. On discute encore un moment. On soulève quelques problèmes d'organisation, les congés qu'il faut qu'il demande... En fait, il s'avère être un garçon sympathique et plein de bonne volonté. Il est «skipper» parce qu'en Italie, il faut un permis. En l'obtenant, on le devient, même si l'on ne sait que ce qu'il y a dans les livres.

### *Derrière nous le port disparaît*

On fera donc équipe. Ce qui m'oblige, en plus, à prendre la direction des opérations : le seul moyen pour apprendre vite. On se donne rendez-vous un jour de la semaine prochaine. Départ le lendemain...

Je suis en fait assez content. J'ai un compagnon pour m'aider dans les manœuvres difficiles. Ce que je dois faire, maintenant, c'est bien



*Le métier rentre, le bonheur demeure.*

concevoir chacune d'elles et m'entraîner à les exécuter. Nouveaux coups de téléphone à mes architectes préférés. Après quelques jours, je crois avoir compris comment marche ce bateau, même si je ne sais pas comment il faut le faire.

J'établis alors plusieurs scénarios et envisage tous les cas de figure. Pour chacun d'eux, je m'efforce de trouver la solution. L'une après l'autre, j'étudie les manœuvres et les répète plusieurs fois, le plus souvent mentalement, bon

nombre n'étant pas possibles au mouillage dans un port. Pendant une semaine, sans quitter le quai, je parcours des centaines de milles, prends des ris toutes les heures, mouille plusieurs fois par jour et affronte tous les temps. J'apprends même le pire des scénarios : la perte du bateau. Tout en continuant mon entraînement, je travaille à la préparation de *Dragon de Maud*. Un skipper voisin m'assure quand je grimpe en tête de mât pour installer mon système de lazy-jacks ; un autre me prête une pince à riveter pour fixer les coulisseaux qui serviront à assurer mes prises de ris – bref, les choses se précisent.

Le soir, sur ma couchette, j'ai parfois de terribles angoisses. Je revois les énormes déferlantes filmées par certains navigateurs, je me souviens d'effroyables histoires de naufrage, je vois mon bateau agressé par une mer impitoyable, drossé par des vagues gigantesques sur une côte déchiquetée, éclairée par la lumière bleue d'un orage... Du coup, le lendemain, je reprends mon entraînement et mes manœuvres avec d'autant plus d'entrain. A tel point que, lorsque Adriano me

**Sans quitter le quai, je parcours des centaines de milles, prends des ris et affronte tous les temps.**

retrouve, je lui donne l'impression de parfaitement maîtriser la situation.

Et nous partons à la voile un beau matin. C'est la première fois de ma vie que je suis responsable de mon bateau ! Une gentille brise caresse les belles voiles neuves. Le bateau, sous pilote, glisse nonchalamment vers son cap. La côte défile doucement. Je suis heureux...

Derrière nous, le port disparaît. Il restera pour moi un vrai temps fort de ma vie, chargé d'incertitudes, d'espoirs et d'angoisses. Il restera surtout ce moment pendant lequel, tout seul, j'ai essayé d'accoucher d'une mentalité de marin, pour pouvoir enfin prendre la barre et naviguer vers mes rêves.

### Premier grain

Soudain, descendant des montagnes, un énorme nuage noir se dirige vers nous. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Par prudence, je prends deux ris, enfile mon gilet de sauvetage et attends ce que les livres appellent la « rafale d'orage ». En fait, le vent faiblit plutôt... Puis, brusquement, un mur d'air se jette sur nous. Malgré la voilure réduite, le bateau se couche. Adriano s'agrippe aux chandeliers. Vite, je choque la grand-voile. Le bateau se redresse. Adriano prend la barre et, comme convenu pendant que nous nous préparions pour le sale temps, amène le bateau face au

vent. J'affale la grand-voile et, sous petit foc, nous repartons au large. Devant, c'est libre. Des trombes d'eau baptisent mon premier jour de navigation et j'accueille avec joie cette bénédiction – mariage pluvieux, mariage heureux !

Une heure plus tard, le grain est passé. Je renvoie timidement la grand-voile. *Dragon de Maud* reprend sa course au Sud et fend joyeusement la vague. Le soleil réapparaît enfin et nous réchauffe l'âme et les os. Assis dans le cockpit, Adriano et moi devisons paisiblement sur ce modeste examen de passage – sans savoir qu'il n'a rien de comparable avec ce que nous essuierons deux jours plus tard.

Mais ceci est une tout autre histoire... **P. F.**

## L'arrivée à la voile

L'idée vous vient dans un sourire. Sous le vent de l'île, l'air embaume en plein midi. Des senteurs de romarin, des effluves de pins maritimes surchauffés, brassés par une brise alanguie. A part le friselis de l'eau sur l'étrave et le lointain concert des cigales, pas un bruit. On aperçoit les mâts tremblants au garde-à-vous derrière la petite digue. « *Et si on rentrait au port à la voile ?* » Les regards acquiescent. Le bateau est à peine gité, au plus près. On le conduit d'un doigt, cap vers cet horizon vert qui surnage dans la brume de chaleur. Quelques mots échangés dans un murmure préparent la manœuvre. En Méditerranée, on n'entre plus dans les ports à la voile. Bon sang ! En pétaradant, une barcasse de pêche laisse un vilain sillage qui se déplace en rapides ondulations. Ce serpent venimeux nous gifle, la coque salue la petite houle dans un « splash » nerveux, froissant les voiles, dérangeant la subtile harmonie de notre élan. Au loin, un pavillon s'élève langoureusement dans une bouffe brûlante qui rampe en traînée noire sur l'eau huileuse. Le cliquetis mat du winch redonne un peu d'allant au génois qui paresse. Le phare d'entrée est proche. Je connais ce petit port par cœur : les pannes qui débordent dans le chenal d'accès, masquant le bateau qui sort ; le haut-fond d'éboulis qui piège la quille du barreur distrait et les pendilles serrées comme un filet sous la surface argentée. « *On affale maintenant ?* » Entre l'entrelacs de haubans, j'aperçois la place convoitée, sous un palmier, le long du quai. On enroule la digue dans un souffle. Dans le virement, un hochement de tête suffit. A peine à contre, le génois glisse le long de la ralingue. La grand-voile porte à peine. « *Affale !* » Trop tôt, trop tard ? Coup d'œil sur le sillage imperceptible. Calcul de l'erre. Et si une risée nous prenait de face... Il faut encore tourner à droite. Regard furtif à terre. On passe en revue une haie d'étraves jalouses. Complice, une risée folâtre appuie le grément pour les derniers mètres. Une poussée franche sur la barre, le balcon rase la pierre puis s'écarte, parallèle au quai. Dans un chuintement de défense écrasée, l'Arpège vient mourir entre deux anneaux. Les sourires reviennent dans un brouhaha. Il y a comme une envie de hurler de plaisir. **A.S.**